

gardez pas comme vous faites, je vous en conjure, & s'il se peut, laissez-moi jouir paisiblement de vos sentimens & des miens.

CLIT. Quel sujet d'inquiétude vous donne-je donc ?

CID. Ne pourrois-je pas en trouver dans l'idée où je vous vois que vous me prouvez beaucoup d'amour, & que vous me plaisez singulièrement, lorsque vous ne faites peut-être que m'effrayer.

CLIT. Vous êtes injuste de me prêter cette réflexion : je vous proteste que je ne la faisois pas. Je me rends simplement à l'impression que font sur moi vos charmes, & ne pense point du tout que la façon, dont je vous l'exprime, soit de toutes celles que je pourrois prendre, celle dont vous me devez sçavoir le plus de gré. Je ne crois pourtant pas non plus, à vous dire vrai, que ce doive être pour vous une raison de douter de ma tendresse.

CID. Vous avez de nous dans le fond une opinion bien singulière, & je vous avoue que je ne suis pas sans crainte d'en être un jour la victime.

CLIT. Il est si peu vrai que je pense de toutes les femmes de la même façon, que je n'ai point été surpris de ne pas

recevoir de vous des complimens sur un mérite qui a paru à la respectable Araminte digne des plus grands éloges.

CID. Je serois étonnée en effet que nous louassions les mêmes choses.

CLIT. Il est juste aussi de dire que sans compter la différence qu'il y a entre votre façon de penser & la sienne, vous n'avez pas les mêmes besoins.

CID. Que je serois humiliée s'il vous étoit possible de faire entre nous, sans la plus grande injustice, la plus légère compassion !

CLIT. Je ne crois point, par exemple, quelque aisément que vous conceviez des terreurs, avoir jamais à vous guérir de celle-là.

CID. En vérité ! c'est une odieuse femme, & j'aime à croire, pour l'honneur de mon sexe, qu'il y en a peu qui lui ressemblent.

CLIT. Il y en a de son genre, je crois, plus que vous ne pensez, & moins que nous le disons.

CID. Mais à propos, vous me devez l'histoire de Luscinde.

CLIT. Non, toutes réflexions faites, elle vous plairoit peu, & je vous ai trompée, quand je vous ai dit qu'elle vous amuseroit. C'est une chose si sim-

ple, si ordinaire, que je doute qu'elle vaille la peine d'être contée. Figurez-vous que c'est une aventure de carrosse, de ces choses que l'on voit tous les jours, une misere enfin.

CID. N'importe, je veux la sçavoir.

CLIT. Convenez que vous cherchez encore plus à me distraire qu'à vous amuser.

CID. Soit; mais parlez toujours.

CLIT. Oronte, qui le soir même que j'avois rencontré Julie chez Lucile, s'étoit en soupant brouillé, je ne sçais pour-quoi, avec Luscinde, s'en alla sans l'en avertir. Comme elle comptoit qu'il la remeneroit, & qu'en conséquence elle n'avoit pas fait revenir son carrosse, elle fut aussi piquée de ce procédé qu'elle devoit l'être, & me proposa de la remettre chez elle. Nous nous connoissions depuis long-tems, & même dans une espece d'intervalle elle avoit paru avoir sur moi quelques vues. Aussi-tôt que nous fîmes seules, nous investîmes tous deux contre Oronte. Elle me parut si humiliée de ce qui venoit de se passer, que je crus qu'étant aussi sincèrement son ami que je l'étois, je ne pouvois me dispenser ni de l'exhorter à la vengeance, ni même de m'offrir en cas qu'elle
prit

prit ce parti-là, qu'au reste je tâchai de lui faire envisager comme le seul qu'elle pût prendre en honneur, après le sanglant affront qu'on lui faisoit. Je n'eus pas de peine à lui prouver qu'il étoit nécessaire qu'elle se vengeât: mais à quelque point que la colere l'animât, je ne la persuadai pas d'abord aussi facilement que je m'en étois flatté, qu'il falloit qu'elle se vengeât dans le moment même. Les propos tendres, dont j'entremêlois mes conseils, me parurent aussi lui faire assez peu d'impression; cependant le tems pressoit. Je sentoais que si je lui laissois le tems de la réflexion, je la perdrais, ou en supposant qu'elle ne pardonneroit pas à Oronte une brusquerie qui n'avoit, selon toute apparence, que quelque jalousie, ou moins encore peut-être, pour sujet; qu'il faudroit, pour la déterminer en ma faveur, des soins que je ne me souciois pas de lui rendre. Je me souvins qu'un jour qu'il étoit question de ce qu'on appelle des *impertinences*, elle ne s'étoit pas déclarée contre à un certain point, & qu'elle avoit même dit, en plaisantant, qu'elle les trouvoit moins offensantes que l'indifférence. Mais quelque espérance que j'eusse qu'une impertinence de ma part pourroit la

blesser moins que de la part d'un autre, ce moyen me paroïssoit un peu violent, & tout pressé que j'étois qu'elle se déterminât, je crus encore devoir lui remontrer le tort qu'elle se faisoit en ne se vengeant pas. Soit que le desir me donnât plus d'éloquence que de coutume, soit, comme il n'arrive que trop souvent aux femmes, dans un mouvement de dépit, que ses réflexions ne fissent qu'ajouter à sa colere, & que par cette raison il me fallût moins pour la persuader, je la trouvai beaucoup plus disposée à me croire qu'elle ne l'étoit dans le premier moment. D'abord que je la sentis ébranlée, je cherchai à la décider pour moi par des discours plus animés que ceux que je lui avois déjà tenus, & la pressai de ne point permettre que je ne réparasse que le plus léger des torts qu'Oronte avoit avec elle. Comme elle ne me répondit point, je crus devoir interpréter son silence en ma faveur, & j'agis en conséquence. Je lui montrois peu de sentimens, mais beaucoup d'ardeur, & il n'est que trop ordinaire que l'un remplace l'autre, & mene même beaucoup plus loin. Elle me dit d'abord que j'étois un insolent, je le sçavois bien qu'elle crierait, mais

elle ne crioit pas; & quand elle auroit eu recours à quelque chose de si indécemment, mon cocher, à moins que je n'eusse crié moi-même, n'auroit pas arrêté. Comme il falloit cependant dire quelque chose à Luscinde, je convins avec elle qu'à la vérité elle pouvoit me trouver un peu trop libre, mais que l'amour, le desir, (excuses éternelles de toutes les impertinences qui se sont faites, se font, & se feront) devoient me justifier à ses yeux; qu'au reste, puisque l'un & l'autre m'avoient emporté si loin, & que plus je devenois coupable, plus je trouvois de raisons de m'applaudir de mon crime, je me rendrois criminel jusques au bout. Je ne sçais si c'est qu'un ton ferme vous impose presque toujours, ou qu'en même tems que je trouvois, comme je lui disois, des raisons pour m'applaudir de mon crime, elle en trouvoit pour m'excuser; mais elle s'adoucit au point de me dire simplement que cela étoit ridicule. Quand je n'aurois pas senti, par la foiblesse de cette expression, combien la colere, qu'elle avoit contre moi, s'affoiblissoit, mon parti étoit pris & je n'en aurois pas plus cessé d'être coupable. Elle n'en douta pas apparemment; mais quelles que fus-

sent là-dessus ses idées , ce qu'il y a de sûr , c'est qu'avant que d'arriver chez elle , elle étoit vengée.

CID. Mais il n'y a qu'une rue de chez Julie chez elle ?

CLIT. Cela est vrai , mais elle est longue , & j'ai un cocher qui a un si prodigieux usage du monde , que je ne remene jamais de femme la nuit , qu'il ne suppose que j'ai des choses fort intéressantes à lui dire , & qu'il ne prenne en conséquence l'allure qu'il croit que je lui commanderois , si je le mettois au fait de mes intentions. Le chemin , par cette attention de sa part , devenoit donc beaucoup moins court. D'ailleurs , elle étoit d'une colere , & moi d'un emportement qui devoient nécessairement la déterminer , la rue eût-elle même été beaucoup plus courte. Soit cependant qu'elle eût fait quelques réflexions sur la promptitude singulière avec laquelle elle s'étoit vengée , soit qu'elle craignît qu'Oronte naturellement ombrageux , n'apprit qu'après l'avoir remenée , j'étois entré chez elle , nous ne fûmes pas plutôt à sa porte , qu'elle reprit le ton majestueux , & me dit que cela étoit infame , que de ses jours elle n'iroit en carrosse avec moi , qu'elle ne m'auroit ja-

mais cru capable d'une insolence pareille avec une femme de sa sorte. Je convins aisément que j'avois été trop vite ; que je ne concevois pas moi-même comment j'avois osé lui manquer à ce point-là ; que j'en étois d'une honte horrible , d'autant plus que de pareilles façons n'étoient guere plus à mon usage qu'au sien , & que j'osois lui jurer qu'elle étoit la première avec qui je me fusse oublié à ce point-là. Je me doutois qu'une justification , aussi obligeamment tournée , ne lui plairoit pas , & je fus peu surpris de la voir me remercier , avec beaucoup d'aigreur , de la préférence que je lui avois donnée. L'amour , le tendre amour fut encore mon excuse. Pendant qu'elle me querelloit , & qu'entre autres duretés elle me disoit que je la prenois apparemment pour une fille d'opéra , mon carrosse étoit entré dans sa cour ; & je me préparois à la conduire respectueusement chez elle , lorsqu'elle me dit avec emportement qu'elle ne vouloit pas que je descendisse. Je lui représentai d'abord avec douceur qu'il seroit du dernier ridicule que je ne lui donnasse pas la main ; que ses gens & les miens ne sçauroient qu'en penser ; qu'elle ne pouvoit même me montrer de la colere,

sans s'exposer à les instruire de ce qui étoit arrivé; qu'elle se perdrait par cette indiscretion; que je lui étois trop sincèrement attaché pour la laisser se livrer à des mouvemens qui pouvoient avoir de si fâcheuses suites; que d'ailleurs il m'étoit impossible de la quitter, sans lui avoir mille fois demandé pardon à ses genoux, & sans avoir, par mon respect, tâché d'obtenir ma grace. Elle ne me répondit à tout cela qu'en voulant sortir impétueusement du carrosse. Je la retins, & paroissant en fureur à mon tour, je lui dis que je ne souffrirois pas qu'elle se perdît. Soit qu'elle jouât tous ces mouvemens pour se réhabiliter un peu dans mon esprit, ou, ce que j'ai plus de peine à croire, qu'elle fût véritablement fâchée, je fus encore fort long-tems sans pouvoir parvenir à la calmer. Enfin, quand elle fut lassé de feindre de la colere, ou d'en avoir, elle me dit qu'elle voyoit bien quel étoit mon projet; que le desir de l'outrager encore avoit beaucoup plus de part à l'envie que j'avois de descendre avec elle, que le desir de ménager sa réputation; mais qu'elle scauroit se dérober à mes insolentes entreprises, & qu'elle ne me parleroit qu'en présence de ses femmes. Eh bien! Mada-

me, lui répondis- je d'un ton ferme, j'aurai donc le plaisir de les avoir pour témoins de tous les transports que vous m'inspirez. Quoique cette courte réponse & la fermeté de mon ton lui imposassent, elle chercha, mais vainement, à me dérober la peur que je lui faisois, & elle me répondit courageusement: Nous verrons! Eh bien! Madame, repliquai-je avec un feint emportement, vous verrez. Là-dessus nous descendîmes de carrosse, moi l'appellant marquise la plus familièrement du monde, & pour ne lui laisser aucun doute sur mes intentions, lui ferrant de toutes mes forces la main que je lui tenois. Oh! tant qu'il vous plaira, Monsieur le comte, me dit-elle, tout bas; mais vous n'en partirez pas moins, je vous assure. En honneur! lui répondis-je, je ne vous conseille point de me le proposer, si vous ne voulez pas vous exposer à une scene qui pourroit ne vous être pas agréable. Dans le fond, comme je vous l'ai dit, je l'effrayois, & la peur qu'elle eut qu'en effet je ne fîsse un éclat, la détermina, mais avec toute l'humeur imaginable, à passer avec moi dans ce petit cabinet que vous connoissez, & qui donne sur le jardin. Elle se mit d'abord à s'y prome-

ner avec une sorte de fureur. Sûr que cette promenade l'ennuieroit bientôt, je ne m'y opposai pas, & debout, les yeux baissés, dans un morne silence, j'attendis qu'elle jugeât à propos de s'asseoir. Enfin elle tomba dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur une de ses mains, & tout-à-fait dans l'attitude de quelqu'un qui rêve douloureusement. Je ne l'y vis pas plutôt, que je courus me jeter à ses genoux. Elle me repoussa d'abord avec assez de violence; mais enfin je saisis la main cruelle qui me repoussoit, l'accablai des baisers les plus ardens. Elle fit, pour la retirer, quelques efforts, dont, tout exagérés qu'ils étoient, je sentis aisément la mollesse. J'osai alors la ferrer dans mes bras, mais plus avec l'affectueuse tendresse de l'amour qu'avec la brusque pétulance du desir. Quoique je ne crusse pas avoir à la ramener de bien loin, & que sa colere m'eût peu alarmé, je ne pouvois, après le manque de respect dont elle se plaignoit, & qui, à dire la vérité, avoit été un peu violent, ne pas paroître la croire aussi fâchée qu'elle affectoit de l'être, sans lui donner peut-être contre moi plus de fureur encore qu'elle ne vouloit en montrer. Je ne l'aimois pas,

mais elle me plaisoit, & quoiqu'elle ne se fût point opposée à l'insolence que je lui avois faite, de façon à me faire penser qu'elle la regardât comme une violence, elle n'y avoit pas mis non plus l'aménité & les graces inséparables du consentement. Enfin, je l'ignorois encore à certains égards, & je ne voulois pas que rien manquât à ma victoire. Un autre peut-être n'auroit cherché à excuser son crime qu'en rejetant sur elle la moitié; mais quoique je ne scusse parfaitement qu'il n'avoit tenu qu'à elle que je ne fusse beaucoup moins coupable, je mis tout généreusement sur le compte de mon insolence. Tout en lui faisant des protestations de respect, j'écartois mais d'une main qui paroïsoit timide, un mantelet, qui, à ne pas mentir, me déroboit d'assez belles choses. Je ne scais si la façon honnête dont je m'y prenois, & qui en effet annonçoit beaucoup d'égards, l'empêchoit de s'opposer à mes entreprises, ou si, toute à sa colere, elle ne pensoit pas à ce que je faisois; mais enfin ce mantelet jaloux ne me nuisit plus. J'avois assurément de quoi louer ce qui s'offroit à mes yeux, mais je crus que des transports lui diroient mieux que des éloges, l'impression que

j'en recevois, & je l'en accablai. Je crois bien qu'elle avoit peine à concilier le profond respect, dont je me vançois pour elle, avec mes emportemens, & qu'elle voyoit aisément à quel point j'étois en contradiction avec moi-même; mais elle crut apparemment que je le sentoie aussi-bien qu'elle, & qu'il seroit inutile de me le dire, ou mes transports, auxquels je joignois de tems en tems toute la galanterie imaginable, satisfaisant son amour-propre, & peut-être troublant ses sens, elle n'eut la force ni de les arrêter, ni de me faire honte de mon inconséquence. En paroissant toujours me résister, elle commençoit à s'abandonner dans mes bras. Toutes mes prieres cependant n'avoient pu encore en obtenir un regard, & quoique je n'eusse bas besoin de lire dans ses yeux pour m'instruire de ses dispositions & pour m'encourager à en profiter; je voudrois, comme je vous l'ai dit, que rien ne manquât à mon triomphe, & je la pressai tendrement de daigner honorer d'un de ses regards un infortuné qui l'adoroit. Enfin j'obtins cette faveur, & comme je m'en étois douté, je trouvai dans ses yeux plus de trouble que de colere. Ce moment de bonté de sa

part ne fut pas plus durable que l'éclair. Je la pressai donc encore de me le rendre, & ne l'en pressai pas vainement. Ah! laissez-moi, Monsieur, me diloit-elle assez tendrement, & s'il se peut, ne vous faites pas hair davantage. Avec quelque douceur que ces paroles fussent prononcées, je ne pus tranquillement m'entendre dire que j'étois haï, & je pris la liberté de lui demander si c'étoit ainsi qu'elle pardonnoit. Un fourire plus tendre peut-être qu'elle ne le croyoit elle-même, fut toute sa réponse, & vous n'aurez pas de peine à deviner comment je remerciai sa bouche de ce souris. Elle s'attendoit si peu à une familiarité de ce genre, qu'elle n'eut pas le tems de s'arranger de façon que je n'obtinsse que les apparences de la faveur que je lui ravissois, & que j'en jouis aussi délicieusement que si elle me l'eût accordée le plus volontairement du monde. Ce nouveau bonheur que je me procurois, (car vous pensez bien que dans le carrosse mille choses avoient été négligées) n'étoit pourtant pas sans contradiction. Si de tems en tems, j'avois lieu de me louer de l'indulgence de Luscinde, plus souvent même elle sçavoit me prouver que je ne lui faisois que vio-

lence ; & quoique je sentisse que le desir étoit en-elle plus vrai que la colere , cette alternative me bleffoit. Cependant comment le lui dire , sans lui rendre une liberté dont elle auroit pu abuser contre moi ? Il auroit fallu essuyer de nouveaux reproches , me jeter dans de nouvelles justifications , & perdre dans ces miseres un tems que je pouvois mieux employer. Je crus , toutes réflexions faites , que le meilleur moyen , que j'eusse pour triompher de son entêtement , étoit de m'entêter à mon tour ; & bientôt il ne me fut pas possible de douter que je n'eusse pris le meilleur parti. Aussi ôt que je la sentis aussi raisonnable que je le desirois , j'achevai de me dépouiller des apparences de respect que je conservois encore à certains égards , & je voulus voir jusques où elle porteroit la clémence. Je ne la trouvai pas d'abord aussi étendue que j'avois cru devoir m'en flatter , & j'eus encore quelques irrésolutions à combattre. Sa résistance me donnant enfin plus d'impatience que de plaisir , & convaincu que j'avois porté les égards bien au-delà de ce que la situation l'exigeoit , je me déterminai , en soupirant , au seul coup d'autorité qui pût terminer cette discul-

son , & m'en trouvai parfaitement bien. Il est vrai que Luscinde me fit sentir d'abord qu'elle se croyoit encore offensée ; mais je la vis enfin , plus à ce qu'elle étoit qu'à ce qu'elle vouloit paroître , oublier tout à la fois qu'elle aimoit Oronte , & qu'elle ne m'aimoit pas , & trouver dans la vengeance tous les charmes qu'on dit qu'elle a.

CID. Comment , traître ! vous m'avez dit que cette histoire ne m'amuseroit pas ? & je la trouve délicieuse !

CLIT. Dans le fond elle n'est pas absolument mauvaise. Je pense pourtant que Luscinde la trouveroit détestable , & voilà comme on ne plaît pas à tout le monde ; mais prouvez-moi du moins que vous m'en avez quelque obligation.

CID. Non.

CLIT. Comment non.

CID. D'ailleurs , elle n'est pas finie cette histoire , & je n'ai pas oublié que je vous l'ai payée d'avance ; encore pourrois-je voir si vous ne m'en deviez plus rien.

CLIT. Mais si je ne veux pas la finir , moi ?

CID. Je doute que j'y perdisse beaucoup , & que vous ne m'ayez pas ra-

conté ce qu'elle a de plus intéressant.

CLIT. Eh bien ! par exemple, vous vous trompez. Mais, quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que vous n'aurez ce qui en reste qu'au prix dont vous en avez payé le commencement.

CID. Ne me parlez pas comme cela, car sérieusement vous me faites peur. (*Il veut la tourmenter.*) Oh ! pour cela non, vous ne m'attrapperez plus. (*Elle prend contre lui toutes les précautions imaginables.*)

CLIT. Ah ! cela est beau ! voilà d'agréables procédés !

CID. Je suis fâchée qu'ils vous déplaisent ; mais vous pouvez compter que de la nuit je n'en aurai pas d'autres. Au lieu de me tourmenter comme vous faites, & d'avoir les prétentions du monde les plus ridicules, que ne me finissez vous cette histoire ?

CLIT. Allons, je le veux bien, puisqu'enfin il en faut passer par-là. Vous croyez peut-être que je ne suis si doux que parce que cela m'est plus commode que de m'obstiner contre vous ? Il est pourtant réel . . .

CID. Oh ! mon Dieu ! je vous rends là-dessus toute la justice possible.

CLIT. C'est que je ne voudrois pas que vous crussiez . . .

CID. Eh non ! je ne crois rien à votre désavantage, soyez tranquille . . . En vérité, je vous dispensois des preuves. Eh bien ! je suis convaincue, aurai-je enfin le reste de l'histoire ?

CLIT. Les torts se trouvant assez également partagés entre Lucinde & moi pour qu'elle ne pût, avec quelque apparence de justice, me dire encore que j'étois un impertinent, elle ne fut pas plutôt revenue de l'erreur où je venois de la plonger, qu'elle baissa les yeux avec les marques de la plus grande confusion. Je sentis que dans le premier moment ce ne seroit point par des transports que je la tirerois d'un état si désagréable, & je crus ne pouvoir mieux lui adoucir les reproches que je voyois qu'elle se faisoit, qu'en lui remettant devant les yeux les torts d'Oronte, & en lui représentant vivement à quel point il lui avoit manqué. J'ajoutai que l'on pouvoit pardonner à un homme des scènes particulières ; mais que quand il s'oublioit assez pour en faire de publiques & pour ne rien respecter, il étoit impossible de lui passer des éclats si scandaleux, & que j'osois assurer que, depuis que j'étois dans le monde, je n'avois rien vu d'aussi déplacé que la scène

de ce soir-là, & qu'elle étoit la seule qui eût pu si long-tems garder un amant qui ne sçavoit exprimer son amour que par les jaloufies les plus injurieufes & les plus violens procédés. Ce discours produifit fur elle l'effet que j'en avois efperé. Elle reprit feu, convint que j'avois raifon, s'emporta contre lui avec toute la vivacité que vous lui connoiffez, & ne fut plus furprife que d'avoir attendu fi tard à fe venger d'un amant fi incommodé & fi peu refpectueux. A mefure qu'elle ceffoit de fe trouver fi coupable, je devenois, comme de raifon, fort innocent à fes yeux. Le zele ardent qu'elle me voyoit pour fes intérêts; je ne fçais quelles comparai- fons elle s'avisâ de faire entre Oronte & moi, & qu'en ce moment elle tour- noit à mon avantage; une forte de goût que peut-être elle prit fubitement pour moi, la forcerent enfin à prendre ce ton tendre & familier que je lui avois jufques-là vainement defiré. J'y ré- pondis de la façon qui pouvoit l'en- courager le plus, & quoiqu'à dire la vérité, ce ne fût point par le fenti- ment que dans cette converfation je brillaffe le plus, elle trouva que j'é- tois l'homme de mon fiecle qui avoit

le plus de délicateffe, & même s'éton- na fort de ne s'en être pas apperçue plutôt. Ce qui lui avoit paru avec quelque forte de raifon, la plus énorme des insolences, ne fut bientôt plus qu'une de ces témérités dont l'amant le plus refpectueux ne peut pas tou- jours fe défendre; un de ces momens malheureux où l'on eft emporté mal- gré foi-même, & qu'il eft impoffible qu'une femme ne pardonne pas lorf- que c'eft par l'amour, & non par le defir qu'on eft entraîné. Quoique tous ces propos m'affuraffent fuffifamment de ma grace, je voulus qu'elle m'ac- cordât tout ce dont l'impétuoſité de ma paſſion m'avoit forcé de me priver, & que, pour effacer jufques aux plus légères traces de mon impertinence, nous fuiviffions toutes les progrefſions que notre affaire auroit eues, fi nous euſſions eu le tems de la fier. Je lui dis donc le plus vivement du monde que je l'adorois. Bientôt l'aveu le plus tendre me payâ de celui que je venois de faire, & fût fuivi de toutes les pe- tites faveurs qui pouvoient le confir- mer. Celles-là en amenèrent d'autres; elle ne m'oppoſa de réfiftance que ce qu'il en faut pour ajouter aux plaiſirs.